

Knut Hamsun – Grandeurs et misères d'un génie

Par Mario Pelletier

(Le Devoir, 31 octobre 1981)

Knut Hamsun, *Benoni*; *Rosa*; *Sous l'étoile d'automne*; *Un vagabond joue en sourdine*; *La Dernière Joie*, et *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, tous édités par Calmann-Lévy.

Il y a des fascinations dangereuses, surtout quand elles viennent de pôles d'énergie démesurés. Et qu'est-ce que le génie, sinon un champ magnétique irrésistible ? Ainsi en est-il de Knut Hamsun, prix Nobel 1920, le plus grand romancier que la Norvège ait produit. Écrivain coulé dans le granit du Nord et, dans une certaine mesure, proche de la sensibilité québécoise comme bien des Scandinaves, il a créé des personnages animés d'une vie puissante et sauvage, des mystiques du retour à la nature. Mais quand, à quatre-vingt ans passés, il se met à chanter les louanges de Hitler et devient collaborateur du régime pro-nazi de Quisling, en Norvège, quelque chose ne tourne plus rond. Bien sûr, maints rêveurs et assoiffés de pouvoir ont admiré Hitler, de près ou de loin, mais Hamsun constitue un cas très particulier. Il ne s'en est jamais repenti, comme le montre *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, son dernier livre qu'il a publié en guise d'autojustification et qui a paru pour la première fois en français cette année, près de trente ans après sa mort (en 1952). Les explications, il faut aller les chercher dans sa vie et dans son œuvre.

Fils de paysans pauvres, formé directement par un oncle pasteur qui en fait son valet et secrétaire à neuf ans, Knut Hamsun (de son vrai nom Pedersen) quitte son Nordland natal à quinze ans pour chercher du travail. Acculé à la famine, il émigre aux États-Unis où il connaît, de travailleur agricole à receveur de tramway, trente-six métiers, trente-six misères. Il revient en Norvège frapper à la porte des éditeurs, mais en vain. Il vit des temps difficiles, retourne en Amérique, revient dans son pays. Il décide alors de narrer son infortune dans un livre qu'il intitule tout simplement *La Faim*. L'ouvrage paraît en 1890, (Hamsun a trente ans), et c'est le décollage. On le compare tout de go à Nietzsche, on l'encense, on le porte aux nues. Dès 1895, Octave Mirbeau parlera de « cet admirable et rare artiste, à la simple image de qui j'ai vu briller la flamme du génie ». André Gide n'en sera pas moins élogieux pour *La Faim*, qu'il tient pour un chef-d'œuvre. « Ah ! s'écrie-t-il, combien toute notre littérature paraît, auprès d'un tel livre, raisonnable. »

Le paria consacré génie

Le paria d'hier est consacré génie littéraire, mais, il n'en gardera pas moins une intransigeance farouche. Toute son œuvre, qui sera abondante, Hamsun la vouera à vilipender une société industrielle, dont il a éprouvé dans sa chair les pires aspects. La ville devient l'objet d'exécration par excellence. Ses héros la fuient ou, quand ils s'y frottent trop, ils en reviennent dépravés irrémédiablement. Ainsi l'illustre un diptyque datant du début du siècle et qu'on vient de traduire en français : *Benoni* et *Rosa*. Ces deux romans que Hamsun situe dans son rude pays du Nordland sont centrés sur l'ascension sociale de Benoni Hartvigsen, un garçon fruste mais astucieux qui de facteur deviendra un riche industriel en s'associant au puissant Mack de Sirilund. Mais Benoni-la-Poste essuie d'abord un échec en voulant épouser Rosa, la fille du pasteur. Celle-ci lui préfère un ami d'enfance, l'avocat Arentsen, qui revient dans son pays après plusieurs années d'études en ville. Les gens sont d'abord éblouis par ce plaideur retors, qui tâche de capitaliser sur les chicanes de clôture. Mais le succès de Nikolai Arentsen ne dure qu'une saison, celle des procès. Comme il ne gagne pas ses causes aussi vite qu'il le laissait croire, on commence à se détourner de lui. Une réprimande des autorités judiciaires précipite sa déchéance. Il se met à boire, à flâner et à quereller sa femme, la douce Rosa qu'il a ravie de justesse à Benoni. L'auteur souligne : «... il était davantage perdu intérieurement, plein de méchanceté, manquant à sa parole, fêru de calembours et paresseux. La vie de la ville avait fait de ce garçon de la campagne un pauvre diable. » Pendant ce temps, Benoni, l'homme de la campagne, prospère. Après avoir surmonté sa déception amoureuse, il fait fortune d'un coup en revendant un terrain argentifère qu'il a obtenu à peu de frais. Le vent souffle de son côté. Rosa, que son mari a quittée et qui a gardé du sentiment pour Benoni, est entraînée mi-réticente, mi-consentante vers le nouveau riche. Mais elle acceptera de devenir

son épouse seulement après que son ex-mari, revenu furtivement, se sera jeté à la mer devant plusieurs témoins effarés.

Autour de cette trame principale, courent plusieurs thèmes que les divers personnages développent au fil de leurs histoires. D'abord, « l'amour est cruel » (leitmotiv qui jalonne *Rosa*), puisqu'il ne cesse de meurtrir les coeurs, de décevoir les rêves de l'étudiant Parelius, amoureux secret et sans espoir de Rosa ; de la baronne Edvarda, qui essaie avec des frénésies wagnériennes de retrouver l'amour primitif qu'elle a vécu jadis avec Glahn (le héros d'un roman précédent, *Pan* ; de Rosa, qui assiste à la déchéance de son mari et marche sur son orgueil pour refaire sa vie avec un Benoni triomphant ; d'Ole Menneske, qui entraîne sa femme dans un naufrage parce qu'elle le trompe. Tous ces personnages, et c'est là une constante hamsunienne, vivent en symbiose passionnée avec la nature : du gardien de phare, qui poursuit un détachement renfrogné face à l'immensité orageuse de la mer, jusqu'au Lapon Gilbert, qui vénère ses idoles de bois dans la forêt. Nous sommes à peu près à la latitude de l'Ungava, c'est-à-dire dans la région du soleil de minuit : des jours sans nuit où l'esprit se surexcite et, en contrepartie, des jours trop brefs où le rêve doit compenser la fermeture des horizons.

Le thème de la ville exécrée et de ses corruptions que Hamsun joue en sourdine dans *Benoni* et *Rosa*, il le reprend fortissimo dans une trilogie parue entre 1906 et 1912 et qui était jusqu'ici restée inaccessible au public francophone. « Me voici loin du vacarme et de la presse de la ville, des journaux et des gens, j'ai fui tout cela parce que, de nouveau, on m'appelait de la campagne et de la solitude dont je suis originaire. » Ainsi entre en scène, au début de *Sous l'étoile d'automne*, un narrateur vagabond que Hamsun a gratifié de son propre nom, Knut Pedersen, et dont on suivra les pérégrinations jusqu'à la fin du triptyque. Il va de ferme en ferme offrir ses services mais s'attache bientôt au domaine Falkenberg, séduit par la maîtresse des lieux. Cette jeune femme malheureuse en mariage, notre chemineau soupire après elle en secret, « ver de terre amoureux d'une étoile » comme le Ruy Blas de Victor Hugo. Mais ici tout se passe au coin d'un regard, au détour d'un mot, dans l'ambiguïté d'un geste. Cet amour vain, voué à une perpétuelle déception, oscille entre l'abnégation et le masochisme. Surtout lorsque notre héros est témoin et presque complice, dans *Un vagabond joue en sourdine*, des amours illicites de Mme Falkenberg. Comme par hasard, Hamsun situe cette dépravation en ville, la ville tentaculaire, qui est pour lui la source de tous les maux. Ici aussi l'amour est cruel, non seulement pour Knut mais pour Mme Falkenberg qui n'avait cédé à un autre que pour reconquérir son mari. La tragédie est toujours là, sous-jacente, appelée par une fatalité inéluctable. Une fatalité qui est d'abord liée au vieillissement des êtres et au pourrissement de toutes choses. Tout robuste et alerte qu'il soit demeuré à cinquante ans, Knut Pedersen est hanté par le vieil âge. Devant les désillusions de la vie sociale et de l'amour, qui en est le miroir ultime, il puise consolation dans la nature, source de calme, d'harmonie et de renouvellement perpétuel. Cet attachement est poussé jusqu'à une sorte de mysticisme, surtout lorsqu'il passe l'hiver en ermite dans une hutte rudimentaire, au commencement de *La Dernière Joie*. On a comparé souvent Hamsun à Dostoïevski. Ses personnages sont animés par les mêmes pulsions ténébreuses, les mêmes élans farouches vers la solitude alternant avec les mêmes aspirations mystiques à l'amour.

L'homme du Nord, proche de nous

Par-dessus tout, Hamsun est un homme du Nord et c'est en cela qu'il est proche de nous. Sauf quelques différences de vernis social, on pourrait retrouver ses personnages tels quels en Abitibi, au Lac-Saint-Jean ou sur la Côte-Nord. Benoni, par exemple, met en scène plusieurs personnages à la Vigneault, des Jean du Sud et des Jack Monoloy, gens de mer et de forêt, gens d'espace à la mesure de leurs rêves. Et Rosa, la fille du Nordland, a beaucoup d'affinités avec Maria Chapdelaine. D'ailleurs Louis Hémon lui-même est un personnage hamsunien, frère du chemineau Knut et comme lui écrivain. Knut, ce « vagabond qui joue en sourdine », cet homme costaud, mystérieux et farouchement indépendant, n'est-ce pas le Survenant ? Puis il va s'engager au flottage du bois, murmurant contre l'industrialisation, et c'est Menaud ruminant de sauver sa patrie de l'emprise des industries étrangères. Mais nous tombons déjà dans d'autres analogies.

Hamsun a été profondément marqué par l'industrialisation rapide de la Norvège à la fin du XIX^e siècle, industrialisation coïncidant d'ailleurs avec une émancipation nationale, qui se traduit par la rupture de

l'union avec la Suède en 1905. Notons en passant que ce petit pays de deux millions d'habitants produisit alors, outre Hamsun, le dramaturge Ibsen, le compositeur Grieg, le peintre Munch et le dramaturge Bjornson, prix Nobel 1903. Hamsun joignit donc le mouvement de contestation de la société industrielle à la fin du siècle dernier, mais sans adopter aucune étiquette, ni socialiste ni autre. Roman après roman, il creusa son propre sillon pour aboutir, en 1912 avec *La Dernière Joie*, à une satire virulente du modernisme et de son cortège de phénomènes pour lui débilitants comme le journalisme, le tourisme, l'émancipation féminine, etc. C'était l'époque où on embouchait partout les trompettes du retour à la terre et aux valeurs traditionnelles : en France, avec les Barrès, les Péguy et les Maurras ; ici avec le chanoine Groulx. Derrière ces nostalgies se profilaient cependant des ombres redoutables.

Un effet de la sénilité

Déjà très sympathique à la pensée allemande, proche des conceptions hautaines et délirantes de Nietzsche, Hamsun, dans l'entre-deux guerres, fut plus sensible qu'un autre à l'idéologie nazie. Mais la collaboration ouverte qu'il apporta au régime de Quisling, après l'invasion allemande de 1940, en surprit et déçut plusieurs.

On voulut y voir l'effet de la sénilité, puisqu'il avait déjà dépassé 80 ans. Le panégyrique qu'il écrivit en mai 1945, après la mort du Führer, sembla folie pure. « Je ne suis pas digne, disait-il, de parler à voix haute d'Adolf Hitler, et sa vie et ses actes n'invitent à aucun attendrissement sentimental. Ce fut un guerrier, qui fit la guerre pour l'humanité, et un annonciateur de l'Évangile de Justice pour toutes les nations. Ce fut un réformateur du plus haut rang, et son destin historique fut tel qu'il vécut dans une époque d'une cruauté sans exemple, qui finalement l'abattit. C'est ainsi que les Européens de l'Ouest doivent voir Adolf Hitler, et nous autres, ses disciples, nous courbons maintenant la tête devant sa mort. » Cette déclaration intempestive eut l'effet qu'on pense ; quelques semaines plus tard, le vieil écrivain et sa femme étaient assignés à résidence avant d'être amenés dans des établissements de santé. Pour couvrir le scandale, on fit courir le bruit que Hamsun avait perdu la raison. Or c'était loin d'être le cas, comme le prouve *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, un livre composé à partir des notes qu'il rédigea durant sa vie de reclus forcé. On retrouve en fait le meilleur du génie de Hamsun – « ce livre est une manière de miracle », clamera Sigurd Hoel – dans ces pages où, trimballé d'asiles psychiatriques en foyers de vieillards, l'écrivain donne toute son attention à la nature qui l'entoure, y puisant le sujet de ses réflexions et de ses contemplations ; narrant de fugaces rencontres au cours de ses longues promenades en montagne et de ses fugues occasionnelles, mais avec une fine ironie, un détachement qui pourrait être sublime s'il ne recouvrait une réalité plus gênante. En fait, l'octogénaire manie magistralement l'art d'escamoter le morceau, de passer à côté du principal. Quand il mentionne au passage qu'il vient d'apprendre par les journaux « pour la première fois, les actes scandaleux des Allemands dans notre pays », on attend davantage mais on reste sur sa faim. Aucune lueur de contrition. Il continue obstinément à s'en tenir à son pénible quotidien d'assigné à résidence. Il mentionne seulement pour sa défense qu'il est intervenu souvent auprès des autorités allemandes pour plusieurs de ses compatriotes arrêtés, qu'il n'a jamais été antisémite, et c'est vrai. Il a agi, dit-il, par patriotisme, croyant que l'association avec l'Allemagne vaudrait à la Norvège une haute place parmi les pays germaniques d'Europe. Son traducteur, Régis Boyer, essaie pour sa part d'expliquer l'option nazie de Hamsun par la fascination qu'il avait pour l'époque héroïque des Vikings, notamment le XIII^e siècle, le fameux « Storhetstid », siècle par excellence de la grandeur norvégienne. Il parle d'une mystique de la force et de l'énergie primitive, qui avait particulièrement séduit Hamsun dans l'idéologie nazie. Cette séduction, il n'a jamais voulu la renier, comme en témoigne son dernier livre. En le lisant, qui ne serait pris de sympathie pour ce vieillard sourd, atteint d'artériosclérose et en butte à la persécution publique mais qui trouve encore les ressources intérieures pour se préoccuper d'un arbre ou du plus humble passant ? En soi, c'est un très beau livre, mais il faut le refermer avec la pleine conscience de l'artifice. Knut Hamsun est un écrivain fascinant et, comme pour tous les génies, il faut savoir en distinguer l'ivraie du bon grain. Car nul talent ne saurait absoudre l'aveuglement.